

1998, Joe Fafard, *Oskana-ka-asateki*

Greg Beatty

Number 81, Fall 2007

Espace 1987-2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9277ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beatty, G. (2007). 1998, Joe Fafard, *Oskana-ka-asateki*. *Espace Sculpture*, (81), 22–22.

Joe FAFARD, *Oskana-ka-asateki*

Greg BEATTY

Dans une entrevue récente parue dans le *Globe & Mail*, Lisa Rochon comparait son travail de critique en architecture à celui de critique d'art, affirmant que « la pratique de l'art constitue un exercice personnel et introspectif, tandis que celle de l'architecture est, par nature, un acte résolument public. Dès lors, quand on écrit à son sujet, on entre dans le domaine public. » Selon elle, le critique en architecture est soumis à des pressions d'ordre politique et économique auxquelles les critiques d'art ne sont pas confrontés.

Malgré le fait que l'acte de création artistique puisse être privé, sa présentation dans une galerie ou un autre lieu similaire entraîne le critique dans la sphère publique où, là aussi, interviennent des intérêts politiques et économiques. Cela est particulièrement vrai lorsque l'art est installé dans l'espace public. Comme elle n'est plus exposée de façon temporaire, l'œuvre, à l'instar de l'architecture, devient un élément permanent de l'environnement bâti.

J'ai retenu cette « leçon » quand j'ai commencé à écrire sur la commande que Joe Fafard, un sculpteur réputé de la Saskatchewan, a reçue pour réaliser une sculpture stylisée en acier représentant un bison. Installée sur un mail piétonnier du centre-ville de Regina depuis 1998, l'œuvre est intitulée *Oskana-ka-asateki*.

Signalons tout d'abord que, malgré qu'il y ait eu une participation financière du secteur privé, la sculpture est érigée sur une place publique, ce qui nécessite l'engagement de fonds municipaux. De ce fait, le concours aurait dû idéalement être soumis à un jury.

En outre, la communauté autochtone de Regina a exprimé de profonds désaccords, affirmant que le bison est un symbole sacré de leur histoire et de leur culture. Compte tenu de la position très marginale qu'ils ont longtemps occupée dans la ville, compte tenu également que la quasi extermination du bison par les chasseurs euro-canadiens et les Métis à la fin du XIX^e siècle leur a causé de graves préjudices et les a rendus vulnérables à toute forme de colonisation, ils estimaient que ce n'était pas là un sujet approprié pour Fafard.

Finalement, à l'époque même où l'on fabriquait la sculpture, Edward Poitras, un artiste métis de la région, révélait d'importants renseignements. Selon lui, la légende à laquelle l'œuvre fait allusion était fautive — à savoir que Regina avait été fondée sur un site où l'on avait découvert une grande quantité d'ossements de bisons. Poitras alléguait que, non seulement l'amas d'ossements était-il situé à une certaine distance de Regina, mais qu'aussi il contenait possiblement des os humains à cause de l'épidémie de variole qui avait dévasté la région aux alentours de 1840.

En 2006, au moment où trois artistes locaux cherchaient des collaborateurs pour leur livre *Regina Secret Spaces: Love and Lore of Local Geography*, ces révélations étaient jugées si déterminantes qu'ils m'ont demandé de rédiger un essai sur l'œuvre en question. Pourtant, lorsque j'ai tenté de le faire comme critique pigiste pour le journal *Leader-Post* de Regina, on a refusé l'article.

Cet événement m'a ouvert les yeux. Auparavant, je tenais pour acquis mon autonomie journalistique, ainsi que le fossé qui existe entre l'art, la politique municipale et le monde du commerce. Cela ne m'a pas empêché d'écrire sur l'art, mais j'ai dû trouver d'autres éditeurs pour publier mes textes.

Quant à la sculpture, elle est toujours sur le mail. Durant l'été, elle sert de toile de fond pour une scène où se tiennent des spectacles *live*. L'association des gens d'affaires du centre-ville envisage éventuellement d'y apposer une plaque reconnaissant les origines macabres de la légende des « Piles d'os ». Je suppose donc que mes efforts n'ont pas été totalement vains. ←

Traduction: Espace

During a recent interview Lisa Rochon of the *Globe & Mail*, in comparing her work as an architecture critic to an art critic, said, "making art is a personal, introspective exercise; whereas architecture, by its very nature, is an extremely public act. So whenever you write about it you're in the public realm." Inhabiting this realm, she felt, subjected architecture critics to political and economic pressures that art critics did not face.

Yet, while the creation of art may be a private act, its display in a gallery or other setting thrusts the critic into the public realm. Political and economic interests operate there too. This is especially true when the art is installed in a public space. No longer exhibited temporarily, the work, akin to architecture, becomes a permanent part of the built environment.

I learned that lesson when I undertook to write about a \$150,000 commission acclaimed Saskatchewan sculptor Joe Fafard received to install a stylized steel sculpture of a buffalo called *Oskana-ka-asateki* on a pedestrian mall in downtown Regina.

To begin with, while private money was involved, the sculpture was located on city property, and did entail the provision of civic funds. Ideally, therefore, the commission should have been awarded through a juried competition.

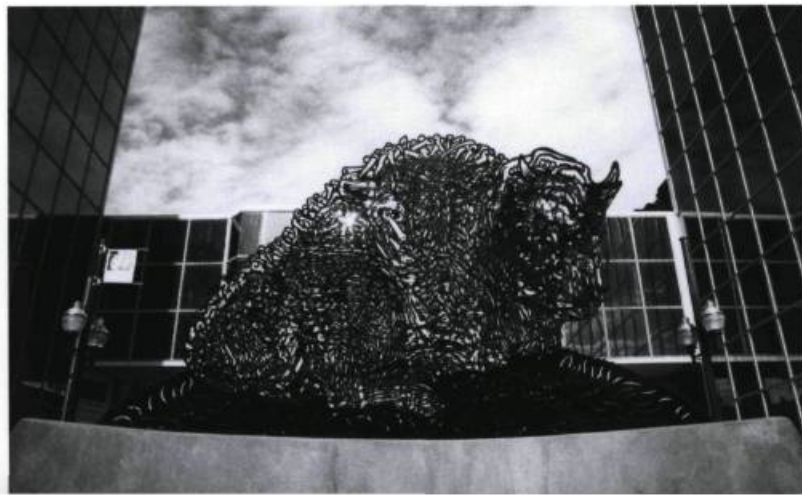
Regina's Aboriginal community also had serious misgivings. In their minds, the buffalo was a sacred symbol of their history and culture. Given the marginalized position they have long occupied in the city, and the fact that the virtual extermination of the buffalo by Euro-Canadian and Metis hunters in the late 19th-century had caused grievous hardship and made them vulnerable to colonization, they felt it was not an appropriate subject for Fafard.

Finally, at the same time as the sculpture was being executed, local Metis artist Edward Poitras had uncovered some information suggesting that the legend that the work alluded to — namely, that Regina was founded on the site where a large pile of buffalo bones had once existed — was incorrect. Not only was the bone pile located some distance from Regina, Poitras alleged, it also quite possibly contained human remains from a small pox epidemic that devastated the area in the 1840s.

This fact was considered of sufficient import that when three local artists were lining up contributors for their 2006 book *Regina Secret Spaces: Love and Lore of Local Geography* they asked me to provide an essay on the sculpture. Yet when I tried, as freelance critic for the *Regina Leader-Post*, to write about the project at the time, the newspaper declined to run the column.

It was a bit of an eye-opener for me. Before, I'd taken my journalistic autonomy, and the disconnect between art and city politics and commerce, for granted. It didn't stop me from writing on art. It just forced me to find other venues for my work.

As for the sculpture, it continues to sit on the south-end of the pedestrian mall where, during the summer months, it serves as a backdrop for a stage offering live entertainment. And the downtown business association eventually saw fit to put a plaque on the sculpture acknowledging the potentially gruesome origins of the "Pile O' Bones" legend. So I suppose my efforts weren't entirely in vain. ←



Joe FAFARD, *Oskana-ka-asateki*, 1997. Acier découpé au laser/Laser-cut steel. 3 x 4 m. Photo: avec l'aimable autorisation de l'auteur / Courtesy of the author.